

Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet

----- "Ecrits"

F.C.P.L.,III, p.289

Par la mise en exergue de deux phrases énigmatiques dans lesquelles résonnent la question du langage et celle de la mort, Lacan nous introduit au troisième et dernier chapitre de "Fonction et champ de la parole et du langage".

La structure ternaire de la première phrase autorise à en poser l'énigme sous forme de charade: "Mon premier est l'endroit où se rencontre l'homme et l'amour; mon second est l'endroit où se rencontre l'homme et la femme; mon troisième est ce qui met obstacle à la rencontre de l'homme et du monde et mon tout est ce dont il s'agit dans la psychanalyse".

Entre l'homme et l'amour, il y a la femme.

Entre l'homme et la femme, il y a un monde.

Entre l'homme et le monde, il y a un mur.

Et mon tout est "Fonction et champ de la parole et du langage"... C'est bien ce qu'indiquent les trois propositions de la citation. Mon premier est la "femme" en tant qu'elle est le lieu, pour l'humanité (l'Homme), de l'alliance de la chair et du langage, le lieu de la parole de vie donnée et redonnée dès et dans l'origine. Mon second est le "monde" en tant qu'il est lieu, pour l'humanité, de **la** rencontre (originale) de l'homme et de la femme. Dans cette rencontre s'engendre la parole qui les constitue comme sujets dans le champ du langage (intersubjectivité). Mon troisième est un "mur de langage": sous l'effet de la multiplicité pulsionnelle, les langues perdent la signifiante du langage et **objective le sujet** dans l'opposition babelienne du dédoublement. En elle, le don de la vie est éprouvé dans la haine de la jalousie et refusé. Ce "mur" ne redevient "passe" ou passage qu'à être interprété comme "résistance" dans le champ de la parole et du langage. Avec l'interprétation qui est don renouvelé de la parole dans le langage, la femme et le monde redeviennent le lieu de l'articulation de l'esprit (la parole) et de la chair dans un CORPS. Le "mur" n'est rien d'autre que le langage pris pour la parole originelle. Cette confusion est mortelle. Car elle interdit la voie de l'interprétation qui ouvre l'imaginaire au Réel de l'Origine qui la fonde et, par là même, elle emprisonne l'homme dans l'image qu'il a de lui-même: dans son discours. Elle n'est pas sans rapport avec le fantasme de toute-puissance. La femme et le monde, en effet, sont bien le lieu de l'articulation de la parole et du langage dans un corps. Il y a "mur" quand le langage se prend pour la parole et que se trouvent confondus à **mort** la fonction et le champ de la parole et du langage.

En d'autres termes, le couple: **résistance/interprétation**, "structure" - si j'ose dire - l'acte de parler. Il intéressera la troisième partie de notre texte.

*

La seconde phrase de l'exergue est tirée du "Satiricon 48" de Petrone.

Petrone est un écrivain latin, mort en 65 de notre ère. C'était un grand seigneur épicurien, ami intime de Néron, surnommé "l'Arbitre des élégances". Il fut compromis dans la conjuration de Pison et contraint, par Néron, de se suicider. Pour l'atmosphère, on peut assez bien s'en remettre au film de Félini. On racontait, écrit Petrone, que la Sibylle du Cumes, étant jeune, avait été aimée d'Apollon et qu'*en retour de ses faveurs, le dieu lui avait accordé de vivre autant d'années qu'il y avait de grain de sable sur la plage*. Mais la jeune fille avait oublié de demander la jeunesse, aussi, en vieillissant, se dessécha-t-elle au point de devenir pareille à une cigale.

...Car j'ai vu, de mes yeux, à Cumes, la Sibylle suspendue dans une bouteille et lorsque les enfants lui demandaient en grec: "Sibylle, que veux-tu?", elle répondait: "Je veux mourir".(Trad. Pierre Grimal, *La Pléiade*).

Différence de traitement: le Satiricon et la Genèse.

Même si cela nous fait faire un détour, je voudrais ici marquer la différence du traitement du rapport parole/vie/monde dans le *Satiricon* et dans *la Genèse*. C'est pour payer les faveurs de la Sibylle que le dieu Apollon lui accorde de garder la vie autant d'années qu'il y a de grains de sable sur la plage, c'est-à-dire pour toujours. Ici, les mots deviennent "mur", le monde, "piège", et la femme, "insecte".

Dans la Genèse, Abraham obéit à la Parole de Dieu qui lui avait promis une descendance "aussi nombreuse que les étoiles du ciel" descendance avec laquelle il ferait alliance de génération en génération (Gn.17,7), en "sacrifiant "le fils selon la chair que ce même Dieu lui avait accordé dans le temps de la stérilité, alors que sa chair était "morte". Et c'est en retour à cette obéissance à la Parole de Vie que la Vie de l'Esprit qui se donne et donnant la vie est accordée à la chair vivante et mortelle pour toujours. Le don originel dont témoignent "les étoiles du ciel", "la chair multipliée sur la terre comme les grains de sable sur le bord de la mer, en témoignera. La multiplication des générations est bénie en Abraham. En elle et à travers les commencements et la fin de toutes les générations, à travers la vie comme à la travers la mort que nous savons et que nous imaginons, se donne la Vie qui se donne par elle-même et parce qu'elle est elle-même don, Vie. La bénédiction, le bien-dire de la Parole ne s'éprouve pas dans la possession de la Vie, mais dans l'acte où elle se donne à en mourir et sans raison. Alors l'obéissance à la Parole est le lieu de la rencontre de la chair avec l'esprit, celui de la castration, dirions-nous, le lieu où la Parole se fait Corps pour chacun et pour tous, le lieu où la Parole s'accomplit. Alors la promesse, à laquelle est ordonné le

désir, se réalise. L'Autre est fondé dans l'existence du Sujet qui obéît à la Parole de Vie en prenant la vie pour ce qu'elle est, un don du Tout Autre, inaccessible sauf à mourir. Ainsi se trouve conquise la porte des ennemis de la postérité humaine, la porte de la mort. En mourant par amour et non pour garder la vie, ce qui est le statut de la femme-insecte, morte-vivante dans sa bouteille ou sa carapace de verre qui interdit tout échange, et plus morte que vive. Vouloir la mort, pour elle, c'est vouloir mourir à la mort, vouloir sortir de l'enfermement. Vouloir la mort, c'est, dans l'enfermement, désirer vivre, vivre avec: être élu par quelqu'un et obéir à la parole.

C'est dans le rapport de l'élection et de l'obéissance que la Parole a **lieu, qu'elle prend corps: dans la femme** en laquelle **l'homme** reconnaît entièrement la vie dont il vit - "os de ses os et chair de sa chair" - **comme dans le monde et dans le langage**. C'est pourquoi, dans le deuxième temps, celui qui conclut l'obéissance de la chair à l'esprit après que l'esprit l'ait choisi comme lieu de la parole au milieu de la disparité des langues (après Babel), intervient à nouveau l'ange de Yahvé, porteur de la même promesse sans condition: celle d'un Dieu Unique qui donne la vie à tous. Tu m'as donné ton unique selon la chair - un parmi d'autres -, je donnerai à tous, par toi, mon unique, c'est-à-dire **MOI QUI SUIS ET QUI N'AIT PAS D'AUTRE** (l'acte même du don de l'Origine, le Don qui **EST** en lui-même):

"Je jure par moi-même, parole de Yahvé: parce que tu as fait cela, que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable qui est sur le bord de la mer, et ta postérité conquerra la porte de tes ennemis. Par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre, parce que tu m'as obéi."

*

Avant d'en arriver, à la page 294, à la "voie d'un retour à l'usage des effets symboliques dans une technique renouvelée de l'interprétation", Lacan, dans les premières pages de ce dernier chapitre, nous donnent en neuf points la direction du travail qui conduira à la conclusion , page 322, que:

L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole que réside toute la réalité de ses effets; car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et par son acte continué qu'il la maintient.

Voici comment on peut individualiser ces neuf points.

1. Retrouver **le principe de l'interprétation** (technique) ce qui consiste à ramener l'expérience analytique - le transfert - au rapport de la parole et du langage: au surgissement de la parole (origine) dans le langage (commencement), au "*langage premier*".

2. Le principe de l'interprétation se situe dans **la parole en tant qu'elle est le symbole qui fait l'homme**, parole originaire qui n'est accessible que dans ses effets - les effets symboliques - dans lesquels se donnent à repérer l'articulation du Réel et de l'Imaginaire dans leur rapport à l'Origine:

Réel
(Parole Originaire=)-----= effets symboliques
Imaginaire

3. La *désaffection* de cette voie de l'interprétation symbolique est liée à la **confusion d'une objectivation dans la ferveur** qui accueille et promet d'autant plus une théorie qu'elle est déréelle. Je dirais, pour ma part: d'autant plus qu'elle est "de la tête", dans un imaginaire que l'illusion fervente prend pour le Réel. Hors du rapport R/I, hors des effets symboliques, le langage est pris (ou se prend) pour la parole originaire. Il devient discours doctrinaire auquel l'homme doit conformer formellement ou imaginativement son image, au lieu de s'offrir à l'interprétation qui seul ouvre à l'Origine (à l'Esprit).

4. De cette désaffection résulte la méconnaissance du sujet qui tient à ce que **les résistances** ne sont pas analysées **dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole**

5. Retrouver la voie conduit au **don symbolique de la parole** (gros d'un pacte secret) **au lieu même de la résistance.**

6. Dans le transfert, **la parole** est entendue comme la **réponse** qui est **particulière au sujet**: elle est **don** de l'origine et donne corps à l'universel(292).

7. Retrouver la voie du principe, ça ne peut pas être: imiter Freud (ou Lacan), mais c'est découvrir à nouveau que **le sujet n'est atteint en vérité que là où l'homme est décentré de la conscience de soi, dans l'inconscient.**

8. L'identité du sujet dans la division (non dans le dédoublement)

9. L'oubli de cette voie et sa retrouvaille: le langage premier

Que veut dire "réponse particulière au sujet"?

6.1. D'abord, c'est **une réponse**: c'est à dire la preuve qu'il parle. Nous ne savons que nous somme sujet parlant, que nous parlons que "parce qu'on nous répond". Toute la question de l'interprétation du cri. Tant que nous n'entendons pas que nous sommes entendus, nous n'accédons pas à la position de sujet. Sans réponse à la parole, nous ne savons pas que nous parlons. **La réponse à la demande révèle que nous sommes impliqués dans le don de la parole, dans la rapport à une Altérité originaire.** C'est la question du "Qui suis-je, moi qui te parle?"

6.2. C'est une réponse qui s'adresse au **sujet**, et non à son instance représentative dans l'imaginaire, non au **moi**.

6.3 Elle n'est pas de l'ordre de la généralité, c'est-à-dire qu'elle ne concerne pas le plus grand nombre et ne se confond pas avec des notions sans rapport avec ce sujet-là, ce sujet individualisé: qui ne peut pas être divisé sauf à perdre la caractéristique de son espèce, sa **spécificité**. Ce qui fait la spécificité de l'individu humain, c'est qu'il parle et il ne sait qu'il parle que si chacun entend que "ça lui répond" et si ça lui répond à lui, en **particulier**, c'est que ça parle à tous et en tous, **universellement**

6.4 Ainsi, toute réponse particulière relève de la **surdétermination par le langage** corrélatrice à une **histoire** individuelle dans le temps et l'espace de tous, dans les conditions *a priori* (Kant) d'un corps.

6.5 C'est en tant que sa division moi/je, chair/esprit est la caractéristique de l'homme parmi les hommes qu'il est un individu spécifiquement humain, qu'il parle et qu'on lui répond, qu'il est **un parmi d'autres**. Il est l'un de nous-**Autre**, **l'un de nous dans le rapport à l'Autre qui nous constitue comme sujet les uns par rapport aux autres**.

On peut reprendre ces neuf points en un discours plus unifié:

(1) A l'articulation de la chair et de l'esprit, le principe de l'interprétation (2) se situe dans la parole en tant que symbole qui fait l'homme.

(3) La désaffection de ce principe est liée à la confusion d'une objectivation de l'humanité dans la ferveur.

(4) De cette désaffection résulte la méconnaissance du sujet qui tient à ce que les résistances ne sont pas analysées dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole, mais dans "leur relation à l'objet" du discours (représentation).

(5) Retrouver la voie de l'intersubjectivité (originelle) passe par le don symbolique de la parole au lieu même où ça résiste à ce don, dans la chair.

(6) La résistance à la parole caractérise le transfert. Résister à la parole, ne pas se laisser toucher par elle, c'est ne pas vouloir être décentré de la conscience de soi ou de l'image du moi. Ne pas y résister, se laisser toucher par elle, c'est l'entendre comme la réponse particulière au sujet dans le don d'une origine qui lui donne corps de parole. La réponse particulière au sujet ouvre à l'universel. Elle s'oppose à la particularité du moi qui enferme dans l'imaginaire.

(7) **Retrouver la voie du principe** revient à mettre en oeuvre, dans l'interprétation, le décentrement de l'homme. Il est sujet là où il n'a pas conscience d'être, dans l'inconscient d'une "image du corps"(FD) tissée par le "langage premier"(JL). *Les mots, pour prendre sens, doivent d'abord prendre corps, être du moins métabolisés dans une image du corps relationnelle (IIC,p.45)...La prégnance des phonèmes les plus archaïques, dont le prénom est l'exemple type, montre que l'image du corps est la trace structurale de l'histoire émotionnelle d'un être humain. Elle est le lieu inconscient (et présent où?) d'où s'élabore toute expression du sujet; lieu d'émission et de réception des émois inter-humains langagiers (48).* La réponse originale, particulière au sujet, est don de l'origine (Autre) En nommant le sujet au lieu de son identification symbolique, dans la particularité du langage premier, elle délivre du sentiment ou de la sensation refoulée qui n'avait pas été symbolisée et donne corps à chacun et à tous.

(8) L'identité de l'homme naît de, ou dans ou à travers la division moi/je, à l'articulation de la parole et du langage. Là où il est nommé. Son nom inscrit dans le langage multiple, l'acte d'une parole originaire dont le corps parlant est le signifiant.

(9) Avec le langage premier, le surgissement du corps de l'homme est le lieu de l'articulation du langage et de la parole, de l'histoire et de l'origine, le lieu où "la totalité des symboles au sens où

l'entend l'analyse, se rapporte au corps propre, aux relations de parenté, à la naissance, à la vie et à la mort (FCPL,294)" Tel est le "langage premier" dont les effets dans le sujet opèrent à son insu dans la réponse au sens symbolique d'un acte, d'une relation ou d'un objet": ce qui se laisse lire dans l'expérience analytique. "L'analyste joue du pouvoir du Symbolique en l'évoquant d'une façon calculée, dans les *résonances* sémantiques de ses propos.

Ce serait la voie d'un retour à l'usage des effets symboliques, dans une technique renouvelée de l'interprétation.."

*

(23.03.91)(12.04.91)

Ramener l'expérience analytique à ses fondements, n'est-ce pas, pour Lacan, la distraire du jeu des représentations et du savoir où elle s'est fourvoyée en direction d'un l'imaginaire redoublé (idéalisation, oblativité, identification au moi fort de l'analyste, intuition divinatrice et captatrice, adaptation sociale). Il lui fait retrouver, dans le rapport du langage qui s'y dit à la parole qui s'y *mi-dit*, les résonances de l'interprétation qui inter-dit au sujet, quand la vérité parle, d'être confondu avec l'instance imaginaire qui le représente?

La vérité se *mi-dit* dans le langage - et nous l'avons souvent vu. Elle est prisonnière du *mensonge inconscient*. Elle rencontre une résistance et cette résistance (qui s'empare de la loi ou de la raison) est l'indice de sa présence: dans un blanc, un lapsus, une censure (259), bref, dans un symptôme.

Ramener l'interprétation à la parole comme à son principe fait résonner, jusque dans ses recoins cachés, de la cave ou grenier, et dans ses fondations la maison du langage. Les ondes de la voix soutenant l'interprétation dans la rencontre pénètre l'histoire de chacun en faisant vibrer ou en retrouvant le *langage premier*, comme dit Lacan ou, comme dit E.Jones, *la première identification qui forme la base de toute symbolisme* (La théorie du symbolisme, p.97). C'est en interprétant à la lumière de "ce qui parle" que la particularité du sujet s'ouvre sur la spécificité du genre humain, sur l'histoire de tous. En ce point, la question de la naissance de chaque homme pose celle de l'origine de tous. Elles se propagent dans l'imaginaire clos d'une compréhension dont elles troublent la surface et la transparence. Elles désorganisent la cohérence apparente, celle de **la tête**, et viennent frapper l'oreille et toucher **au coeur du corps**.

De la même façon qu'une porte ne saurait être ouverte avant qu'on y ait frappé et qu'on ait entendu "entrez", de la même façon l'interprétation réclame une **autorisation** à celui qui l'écoute: celle d'entendre **autrement ce qui se dit. Autrement, ou d'ailleurs que du point de vue d'où nous considérons le monde**. Cette **autorisation** engage sa liberté de celui qui la donne. Il s'agit ici, non de la liberté (factice) de choisir ceci ou cela, mais de la liberté d'être Sujet qui n'a qu'une expression: celle de consentir à la parole dans la rencontre. Avec cette autorisation, l'homme **consent** au désir de l'Autre en lui et il répond à la parole qui l'engage. Sans cette autorisation qui engage la liberté dans le champ de "la vérité qui parle"- il ne peut changer de point de vue et il demeure dans la répétition du même, dans le "sensationnel".

Il me semble que c'est sur ce fond là seulement que la formule ravageuse de Lacan - *le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même* -peut s'entendre. Elle en appelle à la liberté de parler en vérité. Et elle réclame pour se dire un témoin véridique. Le faux-témoin est celui qui ne s'autorise pas de lui-même à parler. Il ne s'engage pas dans la liberté de parler: il répète ce qu'on lui a dit.

Consentir à être se déplacer, c'est **s'engager à parler librement dans un transfert**. Avec le double déplacement du transfert, des lettres ou un visage se dessinent là où il y avait un blanc,

une voix se fait entendre dans le silence; là où il y avait un lapsus sans queue ni tête apparaît un sens; là où se dressait une défense aveugle, pointe la vérité du désir. Ainsi, l'interprétation pratique une fissure dans le mur du langage. Par elle advient une vie nouvelle, une parole ou un souffle que la compréhension ancienne retenait derrière une clôture, que la forme du langage cachait dans la rationalisation. Il n'y a de vérité entendue dans la vie humaine et signifiant le sujet parlant et désirant que là où l'inconscient qui clôt le langage - qui l'*ombilique* - s'ouvre, que là même où dans le mur du langage qui résistait s'ouvre une porte dérobée et qui donne accès au lieu de la rencontre de l'un et de l'autre en l'Autre.

La résistance est le lieu de la rencontre **refusée** entre la Vérité qui parle et le Moi qui n'en veut rien savoir parce que ça l'arrange (imaginaire), entre le sujet du langage (celui de l'énoncé) et le Sujet de l'inconscient (celui de l'énonciation). A l'endroit de la résistance, **l'interprétation symbolique donne la parole à ce qui était "tu"**. Elle autorise à nouveau la rencontre que permet la sortie de la confusion (en tant que jouissance ignorée et maintenue parce qu'ignorée dans la répétition). Celui qui ne refuse pas ce déplacement indiqué par le fait qu'il y résiste est mis en demeure à nouveau de faire le tri entre **consentement** à la vérité qui parle et **refus** de l'entendre sous prétexte que moi-je n'arrive pas à l'imaginer, qu'elle n'est pas comme moi-j'estime qu'elle devrait être, bref, que je ne pouvais la dire...**c'est à dire être moi-même la vérité puisqu'elle seule parle.**

Il est certain que les principes, tout bien fondés qu'ils soient, de l'analyse des résistances, ont été dans la pratique l'occasion d'une méconnaissance toujours plus grande du sujet, faute d'être compris dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole.

A suivre, en effet, le procès des sept premières séances qui nous sont intégralement rapportées du cas de l'homme aux rats, il paraît peu probable que Freud n'ait pas reconnu les résistances en leur lieu ...

(...) Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à la description qu'il nous donne de l'expression de son patient pendant le pénible récit du supplice représenté qui donne thème à son obsession, celui du rat forcé dans l'anus du supplicé: "Son visage, nous dit-il reflétait l'horreur d'une jouissance ignorée." L'effet actuel de la répétition de ce récit (par quoi se produit les vagues de l'interprétation) ne lui échappe pas ni dès l'ors l'identification du psychanalyste au "capitaine cruel" qui a fait entrer de force ce récit dans la mémoire du sujet, et non plus donc (ne lui échappe) la portée des éclaircissements théoriques dont le sujet requiert le gage pour poursuivre son discours.

Loin pourtant d'interpréter ici la résistance, Freud nous étonne en accédant à sa requête, et si loin qu'il paraît entrer dans le jeu du sujet."

Symbolisme et refoulement L'homme aux rats.

Que l'interprétation "n'ait de sens" que là où la surdétermination dont le signifiant "rat" est le lieu, dans la cure relatée par Freud, relève du jeu des multiples portées d'une partition constituée par la parole dans les registres du langage(291) suppose que le "sujet soit impliqué dans son message" c'est-à-dire dans et à travers la résistance. Et, d'après Lacan, c'est pour l'y impliquer comme sujet que Freud lui parle, plus que pour le gratifier d'explications ou pour l'endoctriner. En faisant des "mots" le lieu d'un échange, voire l'objet échangé lui-même, la condensation, le déplacement, la surdétermination font le reste: les florins deviennent des rats. Il suffit de se reporter aux pages 167 à 179 du "Journal d'une analyse". Freud y expose de manière magistrale comment "l'histoire des rats devient un POINT NODAL" dans la cure. La note nous dit:

Pour décrire l'enchaînement de la pensée, lequel se fait selon des liens logiques remontant jusqu'au noyau (Kern) du souvenir traumatique le plus ancien, Freud se sert d'une métaphore. Il compare cet enchaînement à un système de lignes ramifiées, venant du souvenir le plus récent, se réunissant en des "points nodaux" (Knotenpunkte), ou points de jonction vers lesquels convergent plusieurs lignes qui, ou bien poursuivent ensemble leur route, ou bien se séparent de nouveau et continuent leur chemin indépendamment les une des autres jusqu'à leur jonction dans le noyau initial. (suit une liste de références)

On peut dire que le "**point nodal**" de Freud est un effet de ce que Lacan nomme "le don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret, dans le contexte de la participation imaginaire qui l'inclut, et dont la portée se révélera plus tard à l'équivalence symbolique que le sujet institue dans sa pensée, des rats et des florins dont il rétribue l'analyste".

La parole "donnée" rejoint les trois choses qualifiées de "don" et dont la pénétration ou l'expulsion est source d'excitation: la colonne d'excrément, le pénis, l'enfant.

De l'excitation produite dans des zones érogènes intéressant différentes pulsions, mais toutes référées à un objet "donné" ou reçu, échangé, Lacan passe génialement au "don de la parole" qui pénètre à l'intime de l'intime dans la naissance du sujet. Et, en cela, il est un bon "lecteur" de Freud qui rapportait au "témoignage linguistique" - "donner ou faire un cadeau" - la confusion de l'excrément et de l'enfant et des zones excitées par leur passage, le rectum et le vagin (Freud, La vie sexuelle, 109).

Un témoignage linguistique de cette identité de l'enfant et de l'excrément est contenu dans l'expression: **donner** un enfant

Lacan passe du **don** de l'enfant et/ou de l'excrément, au **don** de la parole là où, dans le langage premier de l'inconscient, le pouvoir du symbole joue dans les résonnances sémantiques et il suffit que le symbole se fasse entendre pour qu'il porte ses effets dans le sujet, car ses effets

s'opèrent à son insu - dans l'inconscient -, comme nous l'admettons dans notre expérience quotidienne, en expliquant maintes réactions de sujets normaux autant que névrosés, par leur réponse au sens symbolique d'un acte, d'une relation ou d'un objet. (FCPL, 294)

Jones s'était posé deux questions relativement à la genèse du symbolisme et à son rapport avec l'inconscient: Pourquoi deux idées entre lesquelles la conscience ne trouve aucun ressemblance sont-elles identifiées par l'inconscient? et pourquoi de deux idées inconsciemment associées, est-ce toujours l'une qui symbolise l'autre sans que la réciproque se produise jamais? Pourquoi un clocher symbolise-t-il un phallus alors que jamais un phallus ne se présente dans le rêve comme le symbole d'un clocher?

A la première, il avait répondu en mettant en évidence le processus de la *première identification qui forme la base de tout symbolisme*. Il en appelle d'ailleurs à Freud:

"Ce qui est aujourd'hui lié symboliquement, dit Freud, fut vraisemblablement lié autrefois par une identité conceptuelle et linguistique. Le rapport symbolique paraît être un reste et une marque d'identité ancienne (L'interprétation des rêves p.302).

Dans l'inconscient, avance-t-il pour répondre à la deuxième question, les idées les plus primordiales -et les mots donc - qui se rattachent aux côtés les plus élémentaires de la vie (le corps, la famille, la naissance, la vie, la mort) sont les seules qui puissent être symbolisées. Et elles y gardent toute la vie durant leur importance primitive en fournissant à la conscience un très grand nombre d'intérêts secondaires. Et E.Jones poursuit et conclut (Théorie et pratique de la psychanalyse, p.106):

Comme l'énergie vient d'elles, mais ne va jamais vers elles et qu'elles (ces idées) constituent la partie la plus refoulée de l'esprit, on comprend que le symbolisme ne peut suivre qu'une seule direction. N'est symbolisé que ce qui est refoulé et seul ce qui est refoulé a besoin d'être symbolisé. Cette conclusion doit être regardée comme la pierre de touche de la théorie psychanalytique du symbolisme.

En ce "point" où le processus de symbolisation est lié à celui de refoulement, toutes les résonances de l'interprétation convergent, et ceci se fait bien dans "un effet de parole". La parole a comme *effet* de toucher à l'intime de l'intime, là où surgit de la rencontre, le sujet naissant, c'est-à-dire délivré de la représentation sensationnelle. Mais l'effet de la parole est aussi, dans le jeu de l'association libre, résonance de plusieurs sens dans un même mot, condensation de plusieurs évocations dans une même syllabe etc... Faire don de la parole à quelqu'un, c'est autoriser ces effets, hors choix conscient, et permettre de retrouver la vibration équivoque du langage jusqu'à la butée de l'identification première. Ainsi se donne à nouveau à entendre pour le sujet une parole vraie, *un sens*, qui n'est pas réductible à une ou aux sensations d'un ou des sens, à une image mais qui est référé à son **nom**, son **prénom**. Caché à la conscience de soi par la nécessaire univocité des

mots induite par la cohérence du discours , ou au contraire, maintenu dans une ambiguïté intellectuelle (ambivalence) lui interdisant le "sens" qui oriente l'histoire du sujet depuis sa naissance , cet *autre sens* est "entendus comme la réponse qui lui est particulière" et qui l'inscrit dans la génération, dans une filiation: là où, d'avoir **un nom**, il est fils de... et de... et **sujet de la parole**. Mais, dans le même temps, le sujet se trouve déplacé, "décentré de la conscience de soi". Ce décentrement dans un moment particulier donne corps à la parole qui spécifie l'homme dans le temps et dans l'espace de sa chair depuis les commencements. La spécificité du genre humain est bien attestée par le sujet en tant qu'il parle, et qu'il parle et sent dans un *langage premier* ou à partir d'une *identification première* (Jones). En référant le "ça parle" à un "je parle" qui naît d'une reconnaissance que "je" ne suis pas "moi" en vérité, le don de la parole dans le transfert *ouvre* au sujet de l'inconscient *dans la conjoncture du moment particulier qui seul donne corps à l'universel*. C'est de ce *langage premier*, que le symptôme, *structuré comme un langage, répète, que la parole a à être délivrée. Faute de quoi, la parole et/ou l'universel se dissipent en généralité sans atteindre authentiquement le sujet*.

L'identité de l'homme *se réalise dans la disjonction du sujet* dès maintenant, dans l'ici et le maintenant de la rencontre où la présence le délivre de la représentation. Et, comme dit Lacan, *sans en appeler à demain* (292). C'est à dire sans attendre la mort.

La parole inscrit le sujet dans le temps et l'espace (conditions *a priori* du corps): cette inscription (qui n'est pas sans rapport avec la nomination, nous l'avons vu) a pour effet de *disjoindre* le sujet des représentations moïques. Ou, en d'autres termes, elle différencie, dans l'après-coup, la présence de la représentation et dans la séparation, elle fait de **l'absence** (du *manque*) le signifiant d'un Sujet-Autre. Elle le déloge de la sensation comme sens et le fait résider dans l'unité "symbolique" d'un *corps* qui fait corps avec un autre corps- où il est (faut-il l'ajouter?) **inconscient**, "image inconsciente " comme dirait F.DOLTO -. Ainsi le parlêtre naît de la **division entre** l'image du même, individuelle ou collective, nécessairement *enclose* dans la ou les sensations **et** le désir de l'Autre nécessairement *éclos* dans et de la Parole. Le don de la parole bouleverse la construction phénoménologique ou imaginaire.

Avec ce don et par la médiation du *langage premier* , l'interprétation dans le transfert instaure un pacte avec l'Autre originaire en tant qu'il donne universellement à chacun la parole en secret. Ce **Pacte secret** (291) fait exister dans la paix du rapport à l'origine, la différence avec l'autre (sinon il n'y a avec lui que fusion ou opposition). Sans ce pacte et ce consentement au don (inimaginable) de la parole originaire, les *parlêtres différenciés* ne pourraient s'imaginer (ce qu'ils font!) que comme opposition excluante des termes de la différence. Symbole par excellence où s'articulent Réel et Imaginaire, la Parole en ses effets ouvre dans le mur du langage une porte secrète - l'inconscient . Cette porte qui ne s'ouvre que dans la différence introduit chacun des sujets dans sa demeure: l'Autre.

"Y mettre du sien"

Ce que Freud apporte à Lacan et ce que Lacan apporte à Freud nous permet, dans la clinique, une avancée technique dont voici un exemple:

Là où il faudrait "dire" - reconnaît un patient lors d'une séance -j'ai du mal à y mettre du "mien"

"Mets-y du tien" disait ma mère, dans les difficultés avec mon père, à propos des fautes d'orthographe et des affaires comme ça..mais, en fait, moi j'y pouvais rien...

ça me fait penser à "peut mieux faire"... sur le carnet scolaire...(qui était le lieu de tricherie avec la complicité de la mère et qu'ils se débrouillaient à faire signer au père quand il se rendait au cabinet, moment ritualisé de manière obsessionnelle par une libido fixée au stade anal)

En sixième, à la cantine, j'avais blessé un garçon par rapport à son père.. et son père était mort... Alors il avait attendu pour me casser la figure à la sortie et j'avais été incapable de me défendre, tellement je me sentais pris en faute...

DV. Y mettre du sien, c'est recevoir une parole, se laisser toucher par un autre.

Oui, souvent je pense à ça et à la question de se laisser pénétrer...

C'est vrai, j'ai peur de la parole de l'autre: ma première réaction c'est de tourner le dos, de me protéger...je sais pas si c'est cela que vous voulez dire mais...

DV.(Le "je sais pas" m'indique qu'il y a bien eu effet de résonance) Dans "se laisser pénétrer", il y a comme une confusion de mots qui touchent au coeur avec la pénétration anale...ou quelque chose de cet ordre.

ça me fait penser que, souvent, par rapport à mon père, il m'emmerde...

DV. Emmerder...jusqu'à remplir de merde, ça évoque la masturbation anale ou le bâton du père dans l'anus...

ça n'évoque en moi aucun souhait de ce que j'ai pu vivre avec mon père...

DV. Peu importe le père, c'est le "se laisser pénétrer".

*c'est vrai que c'est insupportable pour moi,
et en même temps c'est quelque chose que j'ai mis en acte,
c'est insupportable, c'est l'idée de l'homosexualité*

ça m'évoque aussi la relation avec mon frère...

et ma femme me dit que je joue avec ma fille, quand on joue à s'exciter mutuellement, comme quand je joue avec mon frère

Avec lui, on avait beaucoup de jeu de corps à corps...jusqu'à la sexualité.. et quand j'ai découvert la masturbation, il me semble que je l'ai initié, j'en suis sûr même.. et je lui ai proposé qu'on aille plus loin, qu'on ait des jeux... et après, il a pas voulu.

Ma mère nous faisait prendre le bain ensemble...

Un fois, dans le bain, on se tripotait le zizi.. et ma mère est intervenue, en disant qu'il fallait pas faire ça, que c'était sale.

Du coup, ça m'évoque la relation avec mon patron en chef, j'ai peur d'être séduit et de me perdre complètement avec lui.. je sens bien que c'est du côté de l'homosexualité... mais j'ai une crainte de perdre mes limites internes, d'être pénétré pour le coup, de ne plus exister en tant que personne...

La peur de perdre ses "limites internes", qu'est-ce d'autre que la crainte de perdre l'image de soi construite et figée autour d'une sensation refoulée ou déniée, "dans l'horreur d'une jouissance ignorée" et qui doit le restait. Il s'applique à rejeter en lui-même , pour n'en rien dire à un autre et ainsi la nier, l'idée d'une jouissance passive de la pénétration? A cet endroit, les vagues régressives de l'interprétation, avec le don de la parole, ne pourrait que venir déferler contre un "mur du langage" qui s'oppose à la parole et qui l'enferme dans l'image qu'il veut avoir de lui. Il m'avait d'ailleurs dit, au début de sa cure: *"Je me demande si le moment le plus douloureux de ma vie, c'est pas d'avoir choisi de parler et de m'être fait avoir dans ce choix, comme si ça avait été un marché de dupes"*

Il n'y a de castration que par la parole. Dans la rencontre, la parole autorise la chute de l'imaginaire. Elle le décolle de la sensation où il était pris, en son redoublement, pour le réel. Dans le pouvoir qu'elle a de faire apparaître et disparaître l'image (castration), la parole libère le sujet de son image moïque. Elle ouvre l'homme au réel. De cette advenue, aucune représentation ne rend vraiment compte sauf à construire une nouvelle clôture. Seul, un autre parlêtre témoigne, dans le temps et dans l'espace, de ce qui s'est passée dans le moment d'une "rupture instauratrice" où ce qui soutient le sujet n'est rien d'imaginaire mais seulement le désir de l'Autre dont la rencontre est le lieu.

Lorsqu'il n'en est pas ainsi, il n'y a pas de surgissement du sujet et l'issue se transforme en impasse dans l'identification imaginaire autour d'une sensation commune à l'enfant et à la mère. Il m'avait dit:

"Des fois, j'ai l'impression qu'elle est tellement moi-même, ma mère...comment dire?...des fois, j'ai l'impression que c'est elle qui pense à l'intérieur de moi etc..."

La peur de perdre ses limites internes est liée à la confusion du Réel et de l'imaginaire qui enferme l'homme dans une méfiance par rapport à tout ce qui serait discernement et qui révélerait le mensonge de la confusion. Les limites imaginaires se brisant entraîneraient un éclatement ou une dissolution de l'image. Voici ce que me disait un autre patient:

"La levée de la méfiance entraînerait une dissolution de soi. Devant la vérité, j'ai peur de ne plus rien savoir, d'être dissous, de ne plus rien être. Il ne resterait de moi que ce que je dis...J'ai besoin de pleurer mais je n'y arrive pas.Je ne peux pas le commander de toute façon... ça monte et ça descend (x3).Pas maîtriser, ça veut dire "faire confiance aussi", mais ça j'y arrive pas, ça me fout la pétoche, ça me panique, j'ai peur! Je sais pas si j'ai jamais fait confiance à quelqu'un, parce que même avec mes parents y avait toujours une réserve...Avec eux, c'est plutôt:"Oh tu peux me faire confiance! Tu vas voir ce qui va t'arriver" C'est plus dans ce style là...En moi, ça me vient...Quelqu'un en qui je pourrais faire complètement confiance...être bien...comme du miel...comme dans les contes, comme ce que j'ai pu rêver"

Voici la séance qui suit celle que nous avons relatée:

*Dans ma vie, je sens une préoccupation éthique, la question **du bien et du mal...**
Je me souviens de ma première **confession** et de **la peur...**
ça a quelque chose à voir avec **tout dire** et **dire la vérité**
Dans ma tête, c'est tout sexualisé
Aller à **confesse**, c'est les deux signifiants sexuels: con et fesses
c'est comme avec mon copains, quand on regardait les revues sur comment on fait les bébés, la curiosité sexuelle (à ce propos, il lui semblait, lui, avoir découvert une nouvelle manière de faire les bébés)
...L'autre jour, après la séance, j'associais...et dans mon rapport au SAVOIR, y avait quelque chose de la MASTURBATION ANALE. Le mot qui venait, c'était **l'enculage de mouche**.
....(calme +++) Je sais pas pourquoi, j'ai l'image d'un sac
Entre copains, quand on parlait de nos rapports, on disait: "J'peux pas te saquer...j'ai des souvenirs de lycée qui défilent, un copain qui s'est fait viré à cause de bêtises...une bagarre à coups de marrons que je revois...
Mes copains, c'était les cancre: tous se sont fait virer au cours de leur scolarité...*

et puis, y a un moment où j'ai eu envie que ça change...ce qui vient c'est le visage d'un prof. de français: il m'a donné quelque chose de positif par rapport à moi-même et le sentiment que j'avais de la valeur...ou quelque chose comme ça.

*Mes trois premières années de lycée, j'étais toujours en train de **foutre la merde**...j'ai fait énormément de bêtises...incroyable...*

DV. oui: foutre, la merde. (Penser aussi au rapport: "y foutre la merde" et "y mettre du sien" du début de la séance)

*...Je pensais à ce que vous disiez, la dernière fois...**Là où je ne pouvais pas parler, y avait ça** et j'étais content, y avait une JUBILATION...J'étais un enfant terroriste à cet endroit là...J'embêtais les autres.*

DV. Dans "foutre, la merde", il y a comme une confusion entre le foutre et la merde...quelque chose qui ne serait pas sans rapport avec la découverte d'un nouveau moyen d'avoir des enfants.

*...c'était une phase d'expérience sexuelle pour moi, dans la masturbation...c'est sûr qu'il y avait quelque chose qui ne tenait pas debout. Y avait le **trou**...mettre mon pénis dans le rouleau de papier...et avoir des enfants...(référence au rapport avec le savoir?)*

Y avait un type, un cancre, il s'appelait Bugati, qui disait que quand on avait des rapports avec les filles, ce qui correspondait à la défloration, chez l'homme, c'était le fait qu'on perdait le prépuce...

C'était aussi lié à la CIRCONCISION de mon frère, au fait qu'il n'avait plus de prépuce.

La répétition et le repérage de la surdétermination dans le registre du langage autorise l'interprétation. Elle dévoile un lien, met en évidence un point de capiton. Mais, c'est aux effets d'ouverture à la question de la parole dans le corps, en retour, ou dans l'après-coup, que l'interprétation se trouve confirmée. Même si c'est d'abord souligné par une dénégarion, l'interprétation est confirmée par une résonance qui touche à l'ouverture ou à la réouverture d'un chemin qui était barré par le plaisir ou la "jubilation" que provoque l'agression qui nie la rencontre. A la place de "parler", il y a "foutre la merde". Le "moi" terroriste interdit à la vibration de mots le frayage vers l'origine. Le corps humain, en tant qu'il parle et qu'il écoute, est le lieu de ce frayage de la parole qui va de l'Autre vers le sujet dans le temps de la rencontre avec l'autre. Le terrorisme consiste à se poster en embuscade sur ce chemin en détournant au profit de la sensation le désir (de l'Autre). Ainsi en est-il dans les crises orgasmiques (colères) ou dans les contractions d'organes,

dans les mouvements d'opposition ou dans l'exaspération de la passivité. A la place de l'ouverture, il y a resserrement, contraction, confusion d'une jouissance négativante qui s'ignore (*Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître* *Ecrits*, p.279), perte du sens ou de la direction pulsionnelle dans la tétanisation d'une mâchoire qui se sert jusqu'à la morsure, dans la fermeture sphinctérienne qui exige le forçage de l'orifice, dans le fouillage du regard qui confisque l'intime du sexe ou coupe la parole.

*Là où je ne pouvais pas parler, y avait ça...
et j'étais content, y avait une jubilation
j'étais un enfant terroriste à cet endroit là:
j'emmerdais les autres*

A la séance suivante, après avoir fait part de son désir de "s'endormir sur le divan"(calme), il dira que "ce que lui évoque le rapport du foutre et de la merde de la séance précédente, c'est la NAISSANCE".

*C'est marrant et ça me vient comme ça. Je repense à cette **nouvelle théorie pour faire des bébés...ou, comment se passer de mère pour faire des bébés...ou de femme...ça me fait associer à l'immaculée conception***

qu'il associe, dans la bouche de son père, à l'écriteau de la croix de Jésus: INRI, Jésus le Nazaréen Roi des Juifs et à la confusion systématique qu'il faisait, petit: Napoléon est né à Bethléem et Jésus est mort à Saint Hélène.

La séance se terminera en évoquant sa "curiosité autour de l'anatomie de l'homme", à la tombe de Joséphine au pied de la Tour Rose et à sa mère qui se disait "stérile" avant qu'elle n'ait ses enfants.

A la séance qui suivra:

*...le pénis c'est comme un enfant,
quelque chose qui retournerait dans la mère...
c'est pas délirant, c'est quelque chose qui me concerne moi
c'est paradoxal, parce que à la limite je m'en fous
et en même temps, c'est très important pour moi:
c'est à la base de toutes mes relations avec les autres.*

Aucun commentaire de cette séquence d'analyse ne peut valoir celui de Freud au chapitre VI de La vie sexuelle : "Sur les transpositions de pulsions, plus particulièrement dans l'érotisme anal"(PUF,1969).

Lorsque le sujet n'est pas référé au nom du Père par une parole qui le nomme en le délivrant d'avoir à s'assurer de lui-même dans la répétition d'une sensation propre, intense, dont il jouit comme d'un objet, c'est dans la jouissance même que l'homme trouve son identité, une jouissance qui le lie à ce qui le fait jouir comme à un objet dont il ne peut se passer. Paradoxalement, dans le processus d'une telle identification objective ou imaginaire caractérisée par l'absence de parole tierce qui rapporte l'échange objectif de la jouissance à la reconnaissance subjective de la rencontre, il n'y a pas accès à l'espace intersubjectif dans le champ de la parole. Il n'y a pas d'effets symboliques référant le discours et ou la chair à la vérité qui parle, à la parole originaire.

Parler devient un risque: celui de perdre ses limites internes encloses dans la jouissance ignorée. Toute rencontre véritable s'éprouve comme une intolérable dénarcissisation. Un seule le recours: le semblant (passage à l'acte). Avec lui, l'apparence évite l'ouverture au réel.

Prendre la parole ou écouter, en effet, revient à perdre ses limites "sensibles" ou "sensorielles". Comme si, par là, la vie devait être reprise dans un incessant marché de dupes..où jamais rien n'est donné en vérité. Surtout pas la vie. Quand bien même on la paierait au prix fort de faire semblant de ne pas vivre pour ne pas avoir à la perdre!

Etre terroriste, c'est participer alors à l'enferment de soi et de l'autre dans la sensation du même pour posséder ce qui sans cesse risque d'être repris. La joie ouverte de la rencontre est constamment confisquer au profit d'un plaisir fermé sur lui-même: celui du regard, d'un plaisir solitaire où se confirme le fantasme d'une toute puissance.

Alors, **confesser** qui veut dire "parler" de l'autre dans la reconnaissance de la résistance à le faire, cet autre qui fonde la désir et qui se signale dans la résistance ou le refus que nous mettons à y consentir (par peur), alors **confeser n'est plus qu'une question de corps éclaté, morcelé, de con et de fesses.**

La limite et/ou la division dont surgit le sujet n'est plus celle de la parole donnée dans l'esprit, elle ,est toute entière resserrée dans la confusion des sensations qui se substituent les unes aux autres, et particulièrement celles du digestif et du sexuel ce qui autorise à trouver une nouvelle manière de faire des enfants - à se passer de femme...ou d'homme - à être dans le plaisir répété de se sentir être, répétition qui ne fait que dénier l'angoisse de ne pas être dans un corps, de ne pas vivre du rapport constitufi et originaire à la parole qui fait l'homme.

Freud, Lacan, Dolto

Avec Freud, nous est donné à penser un fonctionnement psychique là où nous n'en avons pas conscience. Il nous enseigne les voies d'accès à cet inconscient: c'est en déchiffrant le rêve, le lapsus, l'acte manqué, le symptôme et suivant les effets dans le corps de ce déchiffrement qu'il fait la *preuve* de l'inconscient. L'inconscient se déduit des effets du déchiffrement d'un langage dont on a perdu la clé qui l'ouvre à la parole.

Ce déchiffrement se fait pas l'analyse des résistances dans le transfert.

Avec Lacan nous est donné à penser la manière dont le langage est en rapport avec la parole: par l'inconscient structuré comme un langage. Il nous enseigne les voies d'accès à ce langage. Il lit, à frais nouveaux, dans la condensation et le déplacement qui forment le symptôme, le jeu des figures de rhétorique (métaphore, métonymie etc..) qui forment le langage dans le rapport des "mots" à "ce qui parle", au sujet, et non à ce dont il est parlé, à l'objet. La théorie du signifiant est née. Elle pointe, dans l'articulation du Réel et de l'Imaginaire dont le Symbolique est la clé, un SUJET de l'INCONSCIENT repérable dans la division d'avec le moi entendu comme sa représentation dans l'imaginaire et dans le discours. Et c'est avec la chute de l'objet imaginaire que se trouve restauré ou instauré le rapport à l'Autre qui constitue le Sujet en tant qu'il parle. L'homme est un **parlêtre**, dit Lacan: c'est de parler qu'il est et qu'il est dans un corps: qu'il est HOMME. Et non l'inverse.

Avec Dolto, le sujet de l'inconscient structuré comme un langage est précisément à entendre comme l'image inconsciente d'un corps relationnel : il répond à un nom. **Nommé**, l'homme est délogé du seul principe de plaisir qui lui fait rechercher son identité dans la sensation et dans la nécessité de la répéter jusqu'à épuisement pour se faire exister. Les sens prennent sens et médiatisent pour le sujet le rapport à l'Autre, à la Parole, dans lequel il s'engendre sexuellement, dans la division, de génération en génération. Avec le NOM qui identifie l'homme dans un rapport à l'autre et à l'Autre et le déloge du plaisir de la sensation, apparaît (nécessairement) l'interdit de l'inceste et de son enfouissement dans la sensation qui se répète dans une lutte indéfinie contre la mort.

Denis VASSE,

septembre 1990-juin 1991